

On pourrait exprimer cette rencontre latérale avec nous-mêmes dans cette formule paradoxale : on se voit quand on cesse de se regarder. Mais nous venons d'en prendre conscience : pour cesser de se regarder, il faut être entièrement absorbé par une réalité qui sature notre capacité d'infini par la communication qu'elle nous fait d'elle-même. Elle provoque ainsi un déplacement du centre de gravité de nous en elle. Nous nous remplissons d'elle, en effet, en nous vidant de nous. Le poids et la pente du réel se transfèrent de son côté. Le vrai réalisme consiste à nous joindre en elle qui est plus nous que nous-mêmes. Notre identification avec elle devient, par là même, notre véritable identité. Notre marche vers nous-mêmes s'articule sur sa plénitude. Nous nous trouvons, enfin, quand nous ne sommes plus qu'un regard vers elle, dans le moi oblatif où se constitue notre personnalité. Nous sommes ainsi «guéris» de nous-mêmes et, du même coup, nous accédons à nous-mêmes parce que nous avons changé de moi.

LF p 25

Là gît, en effet, le piège le plus difficile à déjouer: nous commençons à peine à user de notre raison, que nous nous trouvons déjà pourvus d'un moi préfabriqué qui a ses racines dans notre biologie. Cela veut dire que toutes nos activités sont aimantées par cet *ego* besogneux et revendicateur que l'on serait tenté de rapprocher, contre l'étymologie, du verbe latin *egeo*: j'ai besoin. Comme nous ne l'avons aucunement choisi et qu'il résulte purement et simplement de notre patrimoine germinatif et de notre histoire infantile, nous n'avons pas le moindre motif de le déclarer nôtre. De fait, nous nous identifions spontanément avec lui et nous passons notre temps à le mettre en valeur, en le défendant « avec le bec et les ongles » contre tout ce qui semble le menacer. Nous devrions logiquement le refuser, puisqu'il s'impose à nous en se couvrant insidieusement des pronoms qui expriment la plus radicale autonomie : je et moi.

LF p 26

Il s'agit, bien entendu, du vrai Dieu, celui que le Christ voulait faire découvrir à la Samaritaine qui situait son dieu sur une montagne, loin d'elle, en dehors d'elle. Et c'était naturellement un faux dieu qu'elle ne pouvait aimer, puisqu'il était foncièrement étranger

à son intimité. C'était elle, en réalité, qui était dehors et le vrai Dieu l'attendait au dedans, comme une source qui jaillit en vie éternelle

LF p 36

Ainsi, être *pour l'homme*, c'est découvrir un espace intérieur à lui-même, c'est le défendre en s'identifiant avec lui, c'est le devenir en laissant mûrir en lui toutes ses décisions. Dès qu'il l'entrevoit, comment souffrirait-il d'être ramené au râtelier de la biologie?...

LF p 38

Dès que l'on perçoit cet espace d'amour où l'acte humain respire, on découvre le *pouvoir créateur de la liberté à l'égard du sujet lui-même*. Sa fonction première, en effet, n'est pas de choisir entre deux objets celui qu'elle décide de préférer - un fondant au chocolat plutôt qu'une pastille de *chewing-gum* — mais de nous affranchir du vieux fonds biologique où nous sommes enracinés, en allégeant la biologie elle-même de sa pesanteur et de son opacité pour qu'elle s'intègre harmonieusement au don que nous avons à devenir. C'est la liberté ainsi comprise, en d'autres termes, qui nous fait *homme* avec toutes les valeurs qu'implique la dignité humaine qui s'identifie avec elle.

LF p 51

Sous peine de rester objet, chose et simple élément du monde, nous avons à nous faire *origine, source et personne*, en creusant obstinément, par en dessous, cet espace d'amour où le biologique baigne dans le cristal vivant d'une lame de fond qui brise nos amarres en nous emportant tout entier.

LF p 52

Car le moi-origine est un moi ouvert, un moi relatif, un moi constitué par le don total où il s'ordonne à *un autre* en qui, il devient lui-même: un autre sans frontières en qui nos limites s'effacent, un autre qui est le dépouillement même en qui notre possessivité s'éteint, un autre infiniment libre, parce que radicalement incapable de toute complaisance envers soi en raison de l'altruisme consubstantiel où il ne s'atteint qu'en se

communiquant, un autre éminemment personnel, enfin, puisque c'est en lui que nous accédons à notre personnalité.

LF p 53

Nous avons pu vivre, de quelque manière, notre propre création, au niveau le plus élevé, dans le surgissement du moi altruiste et universel qui constitue notre personnalité, en révélant et en actualisant pleinement notre liberté... Toute notre autonomie se concentre dans cette *relation* actuellement vécue qui s'atteste comme un dialogue, comme une *histoire à deux* dans une réciprocité si évidente que le moindre reflux vers le moi propriétaire nous décréée ... dans cet ordre, en nous remettant sous le joug de la biologie. Nous avons observé, en revanche, que dans le même moment où notre moi oblatif se fait jour, notre biologie, au contraire, s'apaise et *s'intériorise*... Notre sensibilité *s'humanise*, en d'autres termes, dans le rayonnement de la même présence en qui notre liberté découvre l'espace où elle respire... c'est *toute la création* qui sourd, à la fois, du contact libérateur avec la divine Pauvreté, en qui elle obtient toutes ses dimensions, en vérifiant la profonde intuition de Bachelard: «Au commencement est la relation. »

LF p 57

... nous nous décréons, en rompant le dialogue libérateur, toute présence s'efface, et nous retombons, objet, dans un univers d'objets... la création divine implique, pour nous, l'actualisation suprême de notre liberté, puisqu'elle est constituée, finalement, comme une histoire à deux, par une pure relation d'amour, qui exclut une domination assujettissante autant qu'une possession despotique

LF p 63

cet être- source qui est l'origine consciente de ses actes et qui se révèle comme le joyau sans prix d'un moi unique et irremplaçable...

...concevoir *la liberté* ... comme l'appel à devenir un être-source, comme l'exigence - sous peine de n'être pas homme - de se faire *l'origine* de tout ce que l'on est : esprit, corps, conduite, action, aussi bien que travail,

LF p 85